

Olivier MARIN

Dans la même collection

1. GOROCHOV, Nathalie. *Le Collège de Navarre de sa fondation (1305) au début du XV^e siècle (1418)*. 1997.
2. DUTOUR, Thierry. *Une société de l'honneur. Les notables et leur monde à Dijon à la fin du Moyen Âge*. Préface d'Henri Dubois. 1998.
3. CHAZAN, Mireille. *L'Empire et l'histoire universelle, de Sigebert de Gembloux à Jean de Saint-Victor (XII^e-XIV^e siècle)*. 1999.
4. *Autour de Marguerite d'Écosse. Reines, princesses et dames du XV^e siècle*. Actes du colloque de Thouars (23 et 24 mai 1997) édités sous la direction de Geneviève et Philippe Contamine. 1999.
5. LAMARRIGUE, Anne-Marie. *Bernard Gui (1261-1331). Un historien et sa méthode*. 2000.
6. BÉRIAC-LAINÉ, Françoise et GIVEN-WILSON, Chris. *Les prisonniers de la bataille de Poitiers*. 2002.
7. GILLI, Patrick. *La Noblesse du droit. Débats et controverses sur la culture juridique et le rôle des juristes dans l'Italie médiévale (XII^e-XV^e siècles)*. 2003.
8. TELLIEZ, Romain. « *Per potentiam officii* ». *Les officiers devant la justice dans le royaume de France au XIV^e siècle*. 2005.
9. MARIN, Olivier. *L'archevêque, le maître et le dévot. Genèses du mouvement réformateur pragois, années 1360-1419*. 2005.

L'ARCHEVÊQUE, LE MAÎTRE ET LE DÉVOT

Genèses
du mouvement réformateur pragois

Années 1360-1419



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2005

www.honorechampion.com

Ouvrage publié avec le concours
du CRESC (Université Paris 13).

À mon père

Diffusion hors France : Éditions Slatkine, Genève
www.slatkine.com

© 2005. Éditions Champion, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.
ISBN: 2-7453-1167-0 ISSN: 1278-3854

ÉTUDES D'HISTOIRE MÉDIÉVALE
dirigées par Philippe Contamine et Jacques Verger

9

L'ARCHEVÊQUE,
LE MAÎTRE ET LE DÉVOT

REMERCIEMENTS

Ce livre doit beaucoup à mon directeur de thèse, le professeur J. Verger, qui a guidé mes premiers pas dans la recherche et qui a veillé avec autant de patience que de clairvoyance sur la présente publication. Que les autres membres du jury de thèse, Mesdames N. Bériou, M.-J. Michel et C. Vincent, Messieurs I. Hlaváček et Z. Kaluza, soient aussi vivement remerciés pour leurs critiques et leurs suggestions : le texte qui suit en porte la marque.

J'ai eu la chance de pouvoir compter sur la disponibilité sans faille des bibliothécaires de l'Institut des Etudes Slaves, du couvent du Saulchoir et de la rue d'Ulm, ainsi que de la Bibliothèque nationale de Prague, du département d'histoire de l'Université Charles et du Chapitre métropolitain. Les uns et les autres m'ont tiré de bien des embarras bibliographiques qui menaçaient de devenir kafkaïens.

Chemin faisant, des liens se sont tissés avec des Pragois, historiens, ecclésiastiques ou simples amoureux de leur ville. J'ai trouvé en la personne de M. Nejedlý un collègue dont la science n'a d'égale que le dévouement. Sans les lumières du Révérend D.R. Holeton, de Frère F. Holeček, de H. Pátková et de P. Kubín, ce travail n'aurait pas pu non plus parvenir à son terme. A P. Blažek, à A. St'ašková et à ses parents, je suis encore redevable de m'avoir fait découvrir et aimer Prague.

A Paris, A. Grémois, A. Massoni et N. Weill-Parot m'ont apporté le secours d'une relecture attentive et, comme à leur habitude, n'ont ménagé ni leur temps ni leur gentillesse. Les lecteurs de tchèque de l'Ecole Normale Supérieure, en particulier Madame R. Listiková, ont su donner vie à une culture qui m'était au départ bien étrangère. Toute ma famille sait combien son soutien m'a été précieux pour alléger l'éloignement, tempérer les rigueurs de l'hiver tchèque et égayer jusqu'aux inévitables aléas informatiques. Merci enfin à ma femme Séverine Antigone d'avoir partagé avec courage et tendresse les joies comme les affres de cette entreprise.

ABRÉVIATIONS

AfKgBMS	Archiv für Kirchengeschichte Böhmen-Mähren-Schlesien
AFP	Archivum Fratrum Praedicatorum
AHC	Annuario Historiae conciliorum
AHDLMA	Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age
AHP	Archivum historiae pontificiae
AKG	Archiv für Kulturgeschichte
AnBoll	Analecta Bollandiana
AÖG	Archiv für österreichische Geschichte
APH	Acta Poloniae Historica
ARBI	Acta reformationem bohemicam illustrantia
ASK	Archiv für schlesische Kirchengeschichte
AUC-HUCP	Acta Universitatis Carolinae-Historia Universitatis Carolinae Pragensis
BEC	Bibliothèque de l'Ecole des Chartes
BGPhMA	Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters
CCh	Cistercienser Chronik
ČČH	Český časopis historický
ČČM	Časopis Českého Musea
CEFR	Collection de l'Ecole Française de Rome
ChH	Church History
ČSAV	Československá akademie věd
ČSČH	Československý časopis historický
CV	Communio Viatorum
DPr	Documenta Pragensia
DTC	Dictionnaire de théologie catholique
FČ	Filosofický časopis
FD	Folia diplomatica
FHB	Folia Historica Bohemica
FRA	Fontes rerum austriacarum
FRB	Fontes rerum bohemicarum
HJ	Historisches Jahrbuch
HT	Husitský Tábor
HZ	Historische Zeitschrift
JEH	Journal of ecclesiastical History
JSH	Jihočeský sborník historický

JTS	Journal of Theological Studies
KR	Křest'anská revue
LF	Listy filologické
LMD	La-Maison-Dieu
MB	Mediaevalia Bohemica
MeH	Mediaevalia et Humanistica
MeSt	Mediaeval Studies
MGH	Monumenta Germaniae Historica
MHUP	Monumenta historica Universitatis Carolo-Ferdinandae Pragensis
MIÖG	Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung
MPP	Mediaevalia Philosophica Polonorum
MVB	Monumenta vaticana res gestas Bohemicas illustrantia
MVGDB	Mitteilungen des Vereins für die Geschichte der Deutschen in Böhmen
PHS	Právněhistorické studie
RES	Revue des Etudes Slaves
RHE	Revue d'histoire ecclésiastique
RHM	Römische historische Mitteilungen
RHPPhR	Revue d'histoire et de philosophie religieuses
RMab	Revue Mabillon
RQ	Römische Quartalschrift für christliche Altertumkunde
RTAM	Recherches de théologie ancienne et médiévale
SC	Sources chrétiennes
SS	Scriptores
SaT	Studie a texty k náboženským dějinám českým
SH	Sborník historický
SCH	Studies in Church History
SPFFBU	Sborník prací filosofické fakulty brněnské univerzity
StR	Studie o rukopisech
StrKn	Strahovská knihovna
VČA	Věstník České Akademie věd a umění
VKČSN	Věstník Královské české společnosti nauk
VuF	Vorträge und Forschungen
ZfO	Zeitschrift für Ostforschung
ZKG	Zeitschrift für Kirchengeschichte

INTRODUCTION

Pourquoi le hussitisme est-il né à Prague ? Si, comme l'écrit le Philosophe, « à connaître l'origine des choses, on en saisit mieux la nature »¹, ce mouvement ne peut se comprendre que par l'histoire de sa lente et complexe maturation. Comme ils y ont vu à la fois l'origine et le premier chaînon des réformes européennes, les historiens se sont certes surtout intéressés à ses conséquences à long terme². Mais sans nier la modernité de la révolution hussite dont les contemporains perçurent d'ailleurs assez bien, fût-ce pour s'en lamenter, le caractère novateur, ce livre voudrait à l'inverse revenir au moment de sa naissance, quand le mouvement réformateur pragois, dans l'effervescence d'expériences multiples et parfois contradictoires, se cherchait encore lui-même.

Le « pré-hussitisme » : origine et contradictions d'un mythe historiographique

Genèses du mouvement réformateur pragois. Adopter un tel regard rétrospectif ne va pas sans soulever certaines difficultés, dues pour l'essentiel à l'illusion de la nécessité historique. L'étude des débuts du mouvement réformateur pragois s'est en effet trop souvent satisfaite du

¹ *Physica*, I, 1, 84a10. La sentence était bien connue des Pragois, ainsi de Jean de Holešov (*Expositio cantici sancti Adalberti*, éd. Z. Nejedlý, *Dějiny husitského zpěvu*, tome 1, p. 316) : « Secundo notandum, quia Aristoteles primo phizicorum in prohemo dicit : tunc unumquodque scire arbitramur, dum causas eius cognoscimus ».

² Le parallèle entre les deux réformes tchèque et allemande ébauché par le théologien A. Molnár a alimenté de nombreux débats : A. Molnár, « Husovo místo v evropské reformaci » (la place de Hus dans la Réforme européenne), *ČSČH*, 14, 1966, pp. 1-14, F. Šmahel, *La révolution hussite, une anomalie historique*, Paris, 1985 et *Husitská revoluce*, deuxième édition, Prague, 1996. Voir aussi la mise au point critique de F. Seibt, « Eine historische Anomalie ? » dans *Husitství – reformace -renesance*, tome 1, Prague, 1994, pp. 275-286.

terme de « pré-hussitisme » qui, porté par le goût de l'analogie, permettait d'embrasser commodément le demi-siècle précédant la révolution. Le Père de la Nation tchèque, l'historien et homme politique F. Palacký, peut en être considéré comme l'inventeur. Son ouvrage de référence publié en 1846, *Die Vorläufer des Hussitentums in Böhmen*, a d'un coup consacré l'idée que le mouvement hussite plongerait ses racines dans un fonds de croyances irréductibles au catholicisme latin comme à la germanité, ce dont témoigneraient les écrits réformateurs de ses prédécesseurs supposés, Milíč de Kroměříž et Matthias de Janov. Depuis lors, les avatars politiques et historiographiques ont passé sans guère la remettre en cause. Il y a à cela des raisons précises. C'est que la conception de F. Palacký participait très directement du mouvement du *Národní obrození* (Renaissance nationale), par lequel les élites de langue tchèque cherchèrent à doter leur nation d'une existence politique et, partant, d'une mémoire constitutive de son identité particulière au sein de l'Empire austro-hongrois ; elle présentait surtout l'avantage inestimable, en exaltant la continuité d'inspiration des vieux Tchèques, de minimiser l'influence étrangère de Wyclif sur laquelle insista au contraire, à la suite de J. Loserth, l'historiographie germanophone. Dans l'esprit de cette quête de légitimité nationale, l'historiographie tchécoslovaque s'est donc servie sans mesure de la catégorie de « pré-hussitisme » pour enrôler théologiens et prédicateurs pragois dans la cohorte des précurseurs du martyr de Constance. Qu'elle fût d'orientation marxiste ou libérale, elle s'est attachée à distinguer les forces anciennes déclinantes des forces nouvelles qui surgissent dès la seconde moitié du XIV^e siècle en attendant de recevoir avec le hussitisme leur achèvement¹.

Une telle perspective généalogique, il est vrai, ne manque pas de fondement, elle est en un sens aussi vieille que le hussitisme lui-même. Le prédicateur de la chapelle de Bethléem ne magnifia-t-il pas dans un

¹ Les titres des principales monographies sur le sujet parlent d'eux-mêmes : F. Loskot, *Konrad Waldhauser, řeholní kanovník sv. Augustina, předchůdce Mistra Jana Hus* (Conrad Waldhauser, chanoine régulier de Saint-Augustin, précurseur de maître Jean Hus), Prague, 1909 ; *idem*, *Milíč de Kroměříž, otec české reformace* (Milíč de Kroměříž, père de la réforme tchèque), Prague, 1911 ; V. Herold et M. Mráz, « Johann Milíč von Kremsier und das hussitische revolutionäre Denken », *MPP*, 21, 1975, pp. 27-52.

de ses sermons prononcé en l'honneur de saint Etienne la mémoire de Conrad de Waldhausen, de Milíč de Kroměříž et de Matthias de Janov¹ ? A son exemple, les hussites les entourèrent de leur vénération, alors que le catholicisme tridentin, malgré les efforts du jésuite Bohuslav Balbín pour dissocier leur cause de celle de Hus, les voua généralement aux gémonies ; témoin les notes ajoutées au cours des XVI^e et XVII^e siècles en marge de leurs écrits, qui les affublent des épithètes aussi anachroniques qu'injurieuses de hussite, wycliffiste ou pickhart. Mais si intéressants qu'ils soient en eux-mêmes, pareils amalgames ne doivent pas pour autant faire oublier que sur le moment, les adversaires de Jean Hus se réclamèrent eux aussi des mêmes prédécesseurs. Signe que le patrimoine apparemment un du mouvement réformateur pragois était à l'époque disputé, Stanislas de Znojmo opposa à son ancien disciple :

« Hus écrit que *la discorde est née parce que des prêtres du Christ ont prêché contre les crimes mortifères du clergé*. Mais cela n'est pas vrai, puisqu'il y a eu depuis longtemps, alors que Hus était encore dans les entrailles de son père, de solides et célèbres prédicateurs dans le royaume de Bohême pour prêcher contre l'hérésie simoniaque et contre les autres hérésies partout où elles prospéraient, contre la cupidité, la sensualité, la vanité et la luxure du clergé. Mais ils ne mêlèrent pas dans leurs sermons les erreurs des quarante-cinq articles de Wyclif, et ils enseignèrent le peuple à tenir et à croire ce que l'Eglise romaine tient et croit... : voilà pourquoi à l'époque il ne naquit pas de discorde comme aujourd'hui² ».

Même si ce plaidoyer est affecté d'une intention apologétique qui prête à son tour à discussion, il a du moins le mérite de montrer que le lien

¹ Sermon 44, 26 12 1410, dans *Sermones in Bethleem*, éd. V. Flajšhans, VKČSN, 1939, p. 147 : « ils ont poursuivi les prédicateurs Milíč, Conrad, Matthias ».

² *Tractatus de ecclesia*, éd. J. Sedlák, *M. J. Hus*, Prague, 1915, p. 265* : « Item quinto scribit, quod ideo suborta est dissensio, quia sacerdotes Christi contra cleri pestifera crimina predicarunt. Quod non est verum, cum ab antiquis temporibus, cum adhuc Huss fuit in lumbis patris sui, predicatorum in regno Bohemie autentici et sollempnes predicaverunt contra symoniacam et contra alias hereses ubicunque vigeabant, contra avariciam, voluptatem, superbiam et luxuriam cleri. Et quia in talibus predicacionibus errores XL quinque articulorum non miscuerunt, populem communem sentire et credere sicut romana ecclesia credit docuerunt... : talis dissensio in clero regni Bohemie non surrexit, sicut hodie est suborta ».

entre Jean Hus et le proche passé du XIV^e siècle ne va nullement de soi. De fait, comme l'a bien montré J. Nechutová¹, le qualificatif de « pré-hussite » s'applique malaisément à un prédicateur aussi pénétré du caractère sacré de l'Eglise, aussi peu ouvert à l'eschatologie que Conrad de Waldhausen. Quant à Milíc de Kroměříž, que l'historiographie traditionnelle dépeignait volontiers sous les traits d'un prophète des temps nouveaux, son récent biographe P. Morée voit plutôt en lui un héritier du tournant pastoral du XIII^e siècle, tant il est vrai qu'il ne concevait d'approfondissement de la vie chrétienne que strictement encadré par la pratique des sacrements, l'écoute de la Parole et les œuvres pies². Et que dire d'Adalbert Raňkův de Ježov, lui qui s'opposa à l'abolition du droit de mainmorte ? A ce compte, son contradicteur l'archevêque Jean de Jenštejn n'était-il pas aussi, voire plus « pré-hussite » que lui³ ? On voit qu'à la suivre jusqu'au bout de sa logique, une telle interprétation conduit inmanquablement à des impasses. Aussi paraît-il préférable d'y renoncer et de recourir à l'expression, plus neutre et, espérons-nous, plus respectueuse de la diversité d'un phénomène réfractaire à toute appropriation partisane, de mouvement réformateur. Ce choix sémantique suppose de faire la part de l'aléa et des virtualités inabouties, de discerner les ruptures sous la continuité supposée des thèmes, bref, de considérer que le hussitisme n'épuise pas nécessairement tout ce qui s'est dit et vécu à Prague au déclin du XIV^e siècle.

Questions de méthode

Parler de mouvement réformateur pragois, c'est bien sûr d'abord mettre l'accent sur l'immense espérance religieuse dont celui-ci se voulut porteur. Sans doute une lecture immédiate des textes produits sous son inspiration n'est-elle pas possible ; pour être pieux, ils ne s'insèrent pas moins dans le jeu des formations sociales et des

¹ « Raně reformní prvky v 'apologii' Konráda Waldhausera », *SPFFBU* E 25, 1980, pp. 241-248.

² P. C.A. Morée, *Preaching in Fourteenth-Century Bohemia. The Life and ideas of Milicius de Chremsir and his significance in the historiography of Bohemia*, Slavkov, 1999.

³ Cf. J.V. Polc, « Sociální nauka Jana z Jenštejna », *Studie*, 120, 1988, pp. 430-443.

constructions politiques, en vertu de conjonctions que l'historien se doit de déterminer. Au contact des sciences humaines, la recherche historique tchèque a depuis les années 1950 privilégié une telle approche : la sociologie des populations étudiantes, les rapports entre l'université et les pouvoirs, l'étude des cultures politiques, de la pratique du livre et de l'écrit en ont été les terrains de prédilection, aujourd'hui bien balisés par de nombreux instruments de travail. La censure du régime communiste a alors aggravé le dédain qui frappait *a contrario* l'étude des pratiques religieuses et des spiritualités, trop souvent dissoutes dans la logique, jugée souveraine, des luttes de pouvoir. A cet égard, les rares impulsions venaient d'ailleurs, d'historiens et de théologiens étrangers (P. de Vooght, D.R. Holeton, M. Gerwing) ainsi que de Tchèques dissidents ou expatriés (J. Kadlec, J. Polc). Il est pourtant manifeste qu'il y aurait quelque paradoxe à ne tenir aucun compte de l'intention profonde, d'essence spirituelle, qui gouvernait le mouvement réformateur pragois. Le long silence imposé dans ce domaine appelle un juste rééquilibrage, que les recherches entreprises depuis 1989 en République Tchèque ont déjà commencé à opérer¹.

De propos délibéré, nous solliciterons donc principalement les écrits des réformateurs eux-mêmes, c'est-à-dire pour l'essentiel leur production universitaire, qui se répartit en trois genres : les commentaires, les questions et les traités de controverse qui en dérivent plus ou moins directement, et les sermons. Même si leurs procédés littéraires et leurs conditions concrètes de composition diffèrent, ces sources forment un corpus assez cohérent, caractérisé entre autres par le recours presque exclusif au latin, par le poids des autorités et par leur finalité pédagogique. Leur intérêt majeur pour l'historien est d'explicitier les exigences de la réforme telle que ses inspirateurs entendirent la mettre en pratique et de se prêter à une étude des interactions entre la doctrine, l'enseignement et la pastorale. Or si cette masse documentaire est énorme et encore largement inédite, son accès est heureusement

¹ Sur l'importance de ce tournant historiographique, voir D. Třeštítk, « Die tschechische Geschichte und die tschechische Historiker nach dem 17. November », *Bohemia*, 32, 1991, pp. 277-295. Un premier bilan provisoire de ces recherches a été dressé lors du colloque organisé par F. Šmahel (ed), *Geist, Gesellschaft, Kirche im 13.-16. Jahrhundert (Colloquia mediaevalia pragensia 1)*, Prague, 1999.

facilité par les inventaires qu'en ont dressés J. Tříška et P. Spunar¹ ; les deux érudits tchèques y ont relevé, outre les textes prestigieux, toutes les œuvres anonymes ou réputées secondaires, mais qui sont justement indispensables si l'on veut approcher les mentalités communes et mesurer, le cas échéant, l'innovation dont les maîtres les plus originaux ont été capables. Sur cette base, nous tenterons de mettre en perspective les audaces d'un Matthias de Janov ou d'un Jean Hus par rapport à la production passe-partout, afin de mieux comprendre les manières d'être et de penser propres aux réformateurs pragois.

A cette fin, nous n'hésiterons pas non plus à recouper nos informations avec d'autres sources, de type narratif, normatif ou judiciaire, dont l'apport pourra éclairer ponctuellement le rôle des maîtres au regard des attentes que nourrissait la société pragoise. Car les cloisons entre le *studium* et le milieu ambiant n'étaient pas à l'époque si étanches. Non seulement les universitaires influençaient la pastorale mise en œuvre sur le terrain et les débats politiques du temps, qui pouvaient ainsi répercuter certaines de leurs idées, mais en sens inverse il leur arrivait, dans le cours de leur enseignement, de donner corps à des aspirations déjà largement répandues ailleurs. Seront donc mis à contribution, chaque fois que la confrontation s'avèrera pertinente, les nombreuses chroniques produites dans l'entourage de l'empereur Charles IV et sous son égide ; les quelques *vitae* rédigées en l'honneur de Pragois morts en odeur de sainteté ; les textes réglementaires, qu'il s'agisse des statuts publiés par l'université, par l'une de ses composantes, ou encore de la législation synodale ; divers actes de la pratique, des pièces de procédure mettant en jeu les maîtres pragois, les inventaires de leurs bibliothèques et leurs testaments ; la littérature pieuse enfin, depuis les humbles oraisons jusqu'aux manuels d'édification et aux plus hauts traités spirituels, parmi lesquels beaucoup

¹ J. Tříška, « Příspěvky k středověké literární universitě I. Některé osobnosti a díla z 2. pol. 14. a zač. 15. stol. », *AUC-HUCP*, 9-1, 1968, pp. 7-28 ; « II. Osobnosti a díla 15. stol. », *ibid.*, 9-2, 1968, pp. 5-43, « III. Pragenses magistri, predicatorum, notarii », *ibid.*, 10-1, 1969, pp. 7-48. P. Spunar, *Repertorium auctorum Bohemorum pro vectum idearum post universitatem Pragensem conditam illustrans*, I, Wrocław-Varsovie-Cracovie-Gdansk, 1985 (*Studia Copernica* 25) et II, Varsovie-Prague, 1995 (*Studia Copernica* 35).

s'écrivaient désormais en tchèque¹. N'ayant ni la prétention ni la possibilité de tout dire sur chacune de ces sources, nous les étudierons surtout à titre de complément et de contrepoint, afin de nous prémunir contre les illusions qu'engendrerait inévitablement un corpus par trop homogène. Précisons donc, pour achever la justification de notre démarche, que celle-ci ne consistera pas à reconstituer, à la manière d'une histoire totale, la genèse du mouvement réformateur pragois, mais de représenter la part de complexité et d'incertitude que contient la documentation.

Parler de mouvement réformateur pragois, c'est ensuite l'inscrire dans la nébuleuse des rénovations religieuses qui émergèrent à la veille du Grand Schisme à travers toute la Chrétienté. Loin de se développer en vase clos, le réformisme pragois bénéficia des multiples échanges culturels auxquels participait la Bohême à la fin du Moyen Age. En vérité, jamais les rives de la Vltava n'avaient été aussi cosmopolites. Depuis le deuxième quart du XIV^e siècle, le roi de Bohême rassemblait sous son autorité, outre les pays patrimoniaux de la couronne tchèque, la Silésie et la Lusace. C'est naturellement au sein de ce vaste Etat multiethnique que le mouvement réformateur pragois recruta l'immense majorité de ses chefs de file et qu'il trouva son écho le plus immédiat. Cette géographie se révèle par exemple évidente lorsqu'on considère la transmission des sermons synodaux de Milíc de Kroměříž. Sur les 34 manuscrits conservés, plus de la moitié (18) se trouvent de nos jours à Prague même, 1 en Moravie (Olomouc) et 5 en Silésie (Wrocław)². Pourtant, au-delà de cette première aire de diffusion, les contrées germaniques de l'est et du sud de l'Empire dessinent un deuxième arc réceptif aux textes du prédicateur morave : la Bavière (Munich) abrite 5 autres manuscrits, l'Autriche (Vienne et Saint-Florian) 2, tandis que la Prusse (Gdansk/Dantzig) et la Saxe (Leipzig) en conservent chacune un. L'accession de Charles IV au titre de roi des Romains (1346) puis à la dignité impériale (1355) n'est pas

¹ On trouvera un utile panorama de ces sources dans J. Nechutová, *Latinská literatura českého středověku do roku 1400*, Prague, 2000. Sur les sources en langue tchèque, voir J. Hrabák, *Dějiny české literatury*, tome 1, Prague, 1959.

² La répartition des manuscrits est donnée par les éditeurs V. Herold et M. Mráz, *Iohannis Milicii de Cremsir. Tres sermones synodales*, Prague, 1974, pp. 25-27.

étrangère à cette situation. Car quand bien même l'Empire recouvrait des entités fort hétérogènes et souvent rivales, les frontières nationales ne tarissaient pas la circulation des hommes et des textes. A Prague convergeaient plusieurs réseaux ecclésiastiques présents dans tout l'Empire – et non des moindres. La capitale de la Bohême abritait ainsi le couvent principal, dédié à Charlemagne, de la congrégation canoniale de Roudnice, qui comptait à la fin du siècle une quinzaine d'établissements dispersés non seulement en Bohême et en Moravie, mais aussi en Autriche, en Franconie et jusqu'en Rhénanie ; le réformisme pragois en reçut nombre de stimulants et y exerça dans le même temps son influence. L'institution universitaire joua à coup sûr un rôle fédérateur plus décisif encore, puisque sur les rives de la Vltava affluaient, attirés par la réputation du jeune *studium*, des étudiants originaires des quatre coins de l'Empire : derrière les Tchèques et les Moraves, dont la part se montait entre 1367 et 1398 à un gros dixième des effectifs de la faculté des arts (12%), venaient les Bavarois (6%), les Silésiens (5%) et les ressortissants des autres territoires germaniques entre l'Elbe et l'Oder (10%), puis, en nombre à peu près égal, les Hanovriens, les Rhénans, les Autrichiens et les Prussiens (4%). N'oublions pas non plus que le rayonnement de l'université s'étendait largement sur les confins orientaux et septentrionaux de l'Europe, essentiellement en Pologne, en Hongrie, voire en Suède, trois royaumes indépendants de l'Empire mais qui envoyaient en Bohême des contingents non négligeables d'étudiants (respectivement 2% et 1%)¹. Ce n'est donc pas un hasard si la bibliothèque jagellonne de Cracovie contient elle aussi un manuscrit des sermons synodaux de Milíč, signe des relations privilégiées qui unissaient les élites intellectuelles de ces deux villes et qui se prolongèrent même après la refondation de l'université de Cracovie sur le modèle bohémien. Dans ces conditions, il est important de souligner que la qualification pragoise du mouvement réformateur doit être entendue dans un sens purement géographique, et non point national : notre enquête inclura non seulement les compatriotes de Hus, mais aussi les Allemands, les Polonais et les membres de tout autre nationalité qui

¹ D'après les calculs de H. Václavů, « Počet graduovaných a negraduovaných studentů na pražské artistické fakultě v letech 1367-1398 a jejich rozdělení podle původu do universitních národů », *AUC-HUCP*, 17, 1977, pp. 7-32.

séjournèrent sur les bords de la Vltava et qui eurent partie liée, à des titres divers, avec le réformisme tchèque.

Il faut enfin, pour restituer à la genèse du mouvement réformateur ses perspectives géographiques véritables, prendre garde que Prague entretenait aussi des liens étroits avec les principales universités et les capitales religieuses de l'Europe occidentale. Là encore, le règne de Charles IV s'avéra décisif. Parce que celui-ci avait été éduqué à la cour parisienne et que le titre impérial lui imposa de pourvoir aux intérêts universels de la Chrétienté, sa politique internationale scella l'entrée de la Bohême sur la scène européenne. Les vieux itinéraires, parfois fréquentés dès le XII^e siècle, qui reliaient Prague à Bologne, Rome, Avignon ou Paris, s'animèrent alors d'un flux quasi ininterrompu de grands clercs, d'étudiants et de pèlerins tchèques, tandis qu'en sens inverse ambassadeurs, légats, artistes et gens de plume se rendaient occasionnellement à la cour de Bohême. Sans doute ces échanges étaient-ils souvent inégaux. De manière significative, les sermons synodaux de Milíč n'ont franchi ni les Alpes ni le Rhin : l'extrême Occident semble avoir presque tout ignoré de la production bohémienne, si l'on excepte quelques très rares best-sellers comme le *Malogranatum*¹. En revanche, parvinrent des anciennes universités jusqu'à Prague d'innombrables écrits latins, qui parfois ne survivent plus, comme dans le cas bien connu de Wyclif ou celui, plus obscur, du théologien parisien Jean d'Anneux, que sur les rives de la Vltava. La reconnaissance de ce fait ne doit certes pas induire l'affirmation péremptoire d'influences sommaires ni ôter toute singularité aux conditions locales, mais elle impose de réintégrer, autant que faire se peut, le mouvement réformateur pragois au sein de la Chrétienté des professeurs et de ses larges horizons culturels. Quoique la division politique de notre Europe, ajoutée à l'obstacle linguistique, l'ait trop longtemps bloqué, seul un point de vue comparatiste, attentif à ce qui, selon les circonstances, le rapprochait ou le séparait du gallicanisme, du conciliarisme ou encore de la dévotion moderne, peut éviter d'en donner une image mutilée².

¹ I. Hlaváček, « Bohemikale Literatur in den mittelalterlichen Bibliotheken des Auslandes », *Historica*, 13, 1966, pp. 113-155.

² Dans la voie tracée par F. Seibt, « Husitství v evropských dějinách », dans *Jan Hus mezi epochami, národy a konfesemi*, Prague, 1995, pp. 25-30.

Prague, fin de siècle

De ce centre à la fois rayonnant et innervé par les grands débats du temps, quelle était alors la physionomie exacte ? Site-pont sur la Vltava devenu dès la fin du IX^e siècle le centre de la principauté přemyslide, Prague avait dû sa fortune à la faveur de la dynastie tchèque¹. Elle était depuis 973 le siège d'un évêché, ce qui en fit l'une des très rares villes d'Europe centrale à cumuler les fonctions de capitale ecclésiastique et de résidence ducale puis royale, comme en témoigne encore aujourd'hui son paysage monumental : sur l'éperon de Hradčany voisinent, à l'intérieur du même complexe castral, le palais et la cathédrale Saint-Guy. Les premiers foyers urbains apparus en contrebas ainsi qu'autour de Vyšehrad débordèrent peu à peu sur la rive droite inondable, où le *suburbium* se densifia au cours du XII^e siècle grâce à l'afflux de marchands, principalement allemands et juifs. Son essor se traduisit alors par la construction d'un premier pont en pierre (pont Judith) sur la Vltava, par la modernisation de l'habitat à la manière romane et par la construction de remparts que jalonnent de nos jours les rues Na Příkopě et Národní Třída. C'est dans ses murs que s'installèrent bientôt les Chevaliers Teutoniques, puis au XIII^e siècle les Frères mendiants. Avec ses trois pôles de la Grande Ville à l'est, de la Petite Ville à l'ouest et du quartier du Château, Prague faisait donc déjà figure de métropole florissante lorsque les Luxembourgs entreprirent de la hisser au rang des plus grandes capitales européennes.

Sur la requête de Charles IV, y furent érigés coup sur coup un archevêché (1344) et une université (1347/48), cependant que la fondation de la Nouvelle Ville en mars 1348 agrandit de 360 hectares sa superficie, lui fixant des limites qui resteraient intactes jusqu'au XIX^e siècle. Les champs et villages de banlieue cédèrent ainsi la place à un grandiose ensemble urbain, doté de rues et de places singulièrement spacieuses (marchés au bétail, aux chevaux et au foin). Comme Charles IV échoua à l'unifier administrativement, la ville était désormais partagée entre quatre quartiers, *Hradčany* et le futur Petit Côté (*Malá Strana*) sur la rive gauche, la Vieille et la Nouvelle Ville

¹ Sur l'histoire médiévale de Prague, la synthèse de référence est celle de J. Vlk (ed), *Dějiny Prahy*, tome 1, Prague, 1997.

sur la rive droite, qu'il fit relier par le fameux « pont de pierre » pour remplacer l'ancien pont de Judith. Forte au total de 30 à 40 000 habitants, Prague avait surtout l'apparence d'une métropole religieuse. A l'ombre de la nouvelle cathédrale gothique ne se trouvaient pas moins de 44 paroisses, auxquelles s'adjoignaient à la fin du siècle 4 chapitres, 25 monastères ou couvents, 6 hôpitaux et une petite trentaine de chapelles¹. Ces divers établissements (université comprise) faisaient vivre au bas mot 2200 clercs, soit 5% de la population globale² ; au surplus, Prague attirait toute une population flottante de clercs en quête de bénéfices et de dignitaires convoqués aux synodes diocésains ou devant les tribunaux épiscopaux³. Or comme la chancellerie et la cour impériales avaient elles aussi élu domicile sur les bords de la Vltava, cette concentration d'institutions politiques et ecclésiastiques fit de Prague un énorme marché de consommation, très attractif pour les marchands et les artisans de luxe, sans compter les prostituées et les criminels de tout poil alléchés par une telle opulence. Même si elle resta un peu à l'écart des itinéraires commerçants et n'abrita jamais les diètes impériales, la « tête de la Bohême » était en passe de devenir, conformément aux desseins de Charles IV, le Paris de l'Empire⁴. Par son étendue, par l'abondance de ses reliques et le nombre de ses clochers, elle séduisait les voyageurs français et italien, tel l'humaniste Uberto Decembrio qui, de passage dans les années 1390, n'hésita pas à la comparer à la Ville Eternelle, tout en déplorant l'adresse de ses voleurs⁵.

¹ Ces chiffres sont empruntés à A. Petitova-Benoliel, *L'Eglise à Prague sous la dynastie des Luxembourgs*, Hilversum, 1996.

² D'après F. Šmahel, *Husitská Revoluce*, 1, éd. citée, p. 241.

³ Au début du XV^e s., 400 à 700 clercs venaient chaque année régler leurs affaires à la cour de l'archevêque : cf. Z. Hledíková, « Biskupské a arcibiskupské centrum ve středověké », *Pražský Sborník Historický*, 27, 1994, pp. 5-25.

⁴ Cf. P. Moraw, « Zur Mittelpunktfunktion Prags im Zeitalter Karls IV. », dans *Europa slavica – Europa orientalis. Festschrift für H. Ludat*, Berlin, 1980, pp. 445-489 et F. Machilek, « Praga caput regni. Zur Entwicklung und Bedeutung Prags im Mittelalter », dans *Stadt und Landschaft im deutschen Osten und in Ostmitteleuropa*, Vienne-Munich, 1982, pp. 67-125.

⁵ Ed. A. Hortis, « La città di Praga descritta da un umanista nel 1399 », *Archeografo Triestino*, 7, 1881, p. 448 : « Hec aspectum pene Romulee urbis ostentat : sic collibus et convallibus distinguitur ; et Tiberidis loco Multavie flumen medium

C'est donc là, et plus précisément dans la Vieille Ville de Prague, que prit naissance le mouvement réformateur¹. Le réseau ecclésiastique était en effet encore plus dense dans cette zone que dans les autres villes pragoises, conséquence d'un « polycentrisme religieux » qui faisait coexister de multiples structures concurrentes. La Vieille Ville comprenait non seulement 18 églises paroissiales, parmi lesquelles Notre-Dame-du-Týn, la plus grande et la plus riche de tout Prague, mais encore les établissements des Cisterciens, des Dominicains et des Domicaines, des Franciscains, des Clarisses, ainsi que des Chevaliers de la Croix au Cœur rouge ; les quelque 10 béguinages et les 4 chapelles qui y furent fondés jusqu'au début du XV^e siècle disputaient elles aussi le terrain en fonction des affinités religieuses et de l'appartenance nationale des habitants. Non moins remarquable est le fait que se concentraient là plus de la moitié des écoles paroissiales de la capitale et surtout l'université avec sa douzaine de collèges. Comme par surcroît de nombreux magnats tchèques y possédaient leur hôtel et que le roi Wenceslas IV en personne décida d'y transférer sa résidence, on mesure aisément quel bouillon de culture représenta cet espace à la fois suréquipé et convoité, où le niveau d'instruction et, par voie de conséquence, le degré de conscience politique et d'exigence religieuse étaient les plus élevés. Par contraste avec la cité épiscopale de Malá Strana comme avec la Nouvelle Ville, plus artisanale et populaire, la Vieille Ville fut donc le berceau ou, pour reprendre la géographie imaginaire qu'affectionnaient les maîtres pragois, la Jérusalem du mouvement réformateur. Aussi bien Milíč de Kroměříž nomma-t-il *Jérusalem* la communauté pieuse qu'il fonda dans les quartiers tchèques du sud-ouest, avant que ne soit créée à proximité la chapelle de *Bethléem*, ensuite flanquée du collègue étudiant de *Nazareth*. Et Jean Hus sut bientôt trouver les mots justes pour chanter, à la mode biblique, les louanges de sa ville : « Tête de notre royaume de Bohême, ... en toi resplendit l'admirable subtilité des maîtres et des docteurs ! ... cité glorieuse, réjouis-toi ! » déclama-t-il, paraphrasant

civitatatis intersecat ». Le séjour d'Uberto à Prague date probablement des années 1393-1395.

¹ Pour tout ce qui suit, cf. J. Mezník, *Praha před husitskou revoluci*, Prague, 1990, p. 149 et sv.

Isaïe 60, 1, lors du quodlibet de 1411¹. L'implantation du mouvement réformateur ne commença véritablement à se diversifier qu'à partir des années 1410, quand la Nouvelle Ville, puis certaines cités comme Plzeň et les campagnes méridionales furent à leur tour touchées par la diffusion du wycliffisme. Encore Prague continua-t-elle durant la révolution de jouer un rôle prépondérant, au point de prétendre un temps à une élection divine spéciale². Notons donc que l'épithète « pragois » renvoie principalement à la Vieille Ville et à sa géographie sacrée, par quoi s'exprimait dans l'espace l'espérance messianique du mouvement réformateur.

Ainsi se précisent du même coup les limites de la période la plus propice à notre recherche. Des années 1360 date la phase d'institutionnalisation de l'université, dont les débuts avaient été fort laborieux. Sans aller jusqu'à faire du jeune *studium* pragois une *paper university*³, il apparaît en effet que seules la publication des statuts en 1360 et la création des premiers collèges pour professeurs permirent l'affirmation d'un groupe nombreux de *scolares*, susceptible à la fois de seconder efficacement l'archevêque dans sa mission et de laisser une documentation assez abondante. L'existence d'un mouvement réformateur, doté d'un poids social et intellectuel vraiment significatifs, reste jusqu'à cette époque improbable. Naturellement, cela ne signifie pas que nous nous interdissions de remonter plus loin dans le temps, quand les phénomènes considérés nous paraîtront y trouver leur

¹ « O Praga civitas, in te refulget excelsa dignitas, universitas philosophorum, Magistrorum et Doctorum mira subtilitas, quam in suis elegantibus positionibus actenus clarissime ostenderunt... O preclarissimum regnum Bohemie, o Praga, gloriosa civitas, surge, contemplant et gaude ! Omnes isti congregati sunt, venerunt tibi, filii tui sunt, tibi venerunt, ut tuos in prudentia et sapientia edocerent, tibi venerunt. Gaude, Praga civitas ! » (éd. B. Ryba, *Magistri Johannis Hus Quodlibet disputationis de quolibet Prage in Facultate Artium Mense Januario Anni 1411 habitae Enchiridion*, Prague, 1948, pp. 215-216).

² Cf. F. Seibt, « Communitas primogenita. Zur Prager Hegemonialpolitik in der hussitischen Revolution », *HJb*, 81, 1962, pp. 80-100 (= *idem*, *Hussitenstudien. Personen, Ereignisse, Ideen einer frühen Revolution*, Munich, 1987, pp. 61-77).

³ Sur ce point discuté, voir F. Šmahel, « Počátky pražského obecného učení », *ČČH*, 96, 1998, pp. 253-291 (notamment pp. 268-273), qui nuance le propos de P. Moraw, « Die Universität Prag im Mittelalter. Grundzüge ihrer Geschichte im europäischen Zusammenhang », dans *Die Universität zu Prag*, Munich, 1986 (Schriften der Sudetendeutschen Akademie der Wissenschaften und Künste 7).

origine. En revanche, le déclenchement de la révolution (1419) constitue une borne que nous nous défendrons en général de franchir. En mettant fin à l'activité pédagogique de l'université et en consommant le schisme hussite, la Défenestration de Prague et ses suites marquèrent une rupture décisive, sur laquelle se sont penchées plusieurs études récentes¹. Parcourir l'étendue de ce long demi-siècle qui vit naître un des mouvements réformateurs les plus puissants et les plus originaux qu'ait jamais connus le Moyen Age, tel est donc l'objectif de cette étude.

Pour ce faire, nous essaierons d'abord, en guise d'ouverture, de planter le décor du réformisme pragois afin d'en proposer une vue cavalière (première partie). L'enquête se focalisera ensuite sur certains aspects singuliers dont nous aurons entrevu l'intérêt : la querelle pragoise entre séculiers et réguliers nous permettra de mesurer le poids de cet élément majeur de différenciation au sein du clergé (deuxième partie) ; avec la construction d'une Eglise nationale (troisième partie), nous éluciderons les convictions politiques et ecclésiologiques qui animèrent les réformateurs pragois ; l'étude du regard porté par les maîtres sur la piété laïque éclairera enfin les représentations par lesquelles ils essayèrent d'appréhender les transformations de la société chrétienne d'alors (quatrième partie). Grâce à la multiplicité des perspectives adoptées, le présent ouvrage voudrait ainsi mieux comprendre la manière dont le mouvement réformateur pragois a pu mêler, l'espace de quelques décennies, des hommes et des idées que le destin allait ensuite irrémédiablement séparer.

¹ En particulier celle de Th.A. Fudge, *The Magnificent Ride. The First Reformation in Bohemia*, Brookfield, 1998.

SOURCES

Nota bene

L'ordre alphabétique suivi est celui du français : les lettres tchèques č, ř, š et ž sont assimilées à c, r, s et z.

Pour ce qui est des toponymes, nous avons choisi de nous régler sur la situation géopolitique actuelle. Les noms de lieux bohémiens sont donc à chercher sous leur forme tchèque, ceux de Silésie sous leur forme polonaise et ceux de Lusace sous leur forme allemande.

I Sources manuscrites

Sauf mention contraire, les bibliothèques indiquées ci-dessous sont celles de Prague.

a/ Œuvres attribuées

BITTERFELD (Henri de)

Originaire de Saxe, il entra au couvent dominicain de Brzeg en Silésie. Son activité est attestée à Prague à partir de 1386, date à laquelle il était déjà bachelier formé. Il fut promu maître en théologie par Boniface IX en 1391. Il enseigna ensuite jusqu'à sa mort (vers 1405) comme *lector* de la cathédrale. *De institutione sacramenti eucharistiae, Inc.* : Quare non statim post lapsus hominis institutum est in lege nature hoc sacramentum...

Cette lecture scolaire est le commentaire des distinctions 7 à 13 du quatrième livre des *Sentences* de Pierre Lombard, qui traite de l'institution de l'Eucharistie et de ses fruits. Henri de Bitterfeld la donna sans doute en 1388-1390, à l'université ou à la cathédrale de Prague. Elle est connue par 2 manuscrits. Manuscrit de la bibliothèque nationale V B III, XV^e siècle, 126 folios numérotés, f. 79a-91a. L'œuvre y figure à côté des *statuta Arnesti*, de plusieurs traités pastoraux et du *Dialogus rationis et conscientiae de communione* de Mathieu de Cracovie.